

Prologue

J'ai eu deux pères. Celui que j'appelais « papa » – et que j'aimais de tout mon cœur – était mon père adoptif, Patrick Witcomb. S'il fut longtemps pour moi cet homme d'affaires anglais qui avait offert une vie confortable à sa famille en Colombie, ce n'était que la moitié de la vérité. Il a fallu que j'atteigne l'âge adulte pour découvrir que c'était également un agent secret du MI6 travaillant pour les services de renseignements britanniques. Mais ce ne fut pas cette révélation qui me surprit le plus.

J'appris également que mon père biologique était Pablo Escobar, le gangster le plus célèbre de l'histoire. Enfant, je l'avais brièvement rencontré sans savoir que nous avions un lien de parenté – ni qu'il était allé jusqu'à tuer pour me récupérer.

Ce livre raconte comment les vies de mes deux pères se sont trouvées inextricablement entremêlées.

Le bien et le mal. L'ombre et la lumière. Vous découvrirez le pire et le meilleur de l'être humain dans cette histoire.

Quand j'étais enfant, je ne savais rien de tout cela. Patrick – Pat, pour les intimes – était à mes yeux un père ordinaire. Il se passait un tas d'évènements étranges et violents autour de notre magnifique maison colombienne, mais il faut dire

que mon père travaillait pour une firme qui imprimait des billets de banque pour plusieurs gouvernements et qui offrait un service de véhicules blindés. Il lui arrivait par conséquent d'être la cible d'attaques de gangs. La violence nous laissait peu de répit, elle faisait simplement partie de nos vies. Par chance, j'étais placé jour et nuit sous protection armée.

Quelquefois, mon père m'emmenait dans une ville appelée Medellín, où je rencontrais un jeune homme qui manifestait pour moi un vif intérêt – et qui n'était autre qu'Escobar. Un jour, je vis d'énormes sacs de billets qu'on chargeait à bord d'un avion. J'étais loin d'imaginer quels accords troubles liaient ces deux puissants personnages de l'histoire tumultueuse de la Colombie – et quelles énormes sommes d'argent circulaient entre eux.

En 1989, lorsque j'eus atteint l'âge de 24 ans, mon père – Pat – entreprit enfin de me raconter la véritable histoire de ma vie extraordinaire. J'avais déjà quitté la maison à l'époque et vivais à Sotogrande, sur la Costa Del Sol, en Espagne, près de Gibraltar. Jusque-là, je m'étais toujours considéré comme Phillip Witcomb, fils de Patrick Witcomb, même si je savais que j'avais été adopté, ce qui ne m'avait jamais préoccupé. Il ne faisait aucun doute pour moi que Pat et sa femme Joan étaient mes uniques parents. Ils m'avaient raconté que j'étais né en Colombie, ce qui expliquait pourquoi j'avais le teint mat et les cheveux plus foncés qu'eux, mais avaient toujours affirmé qu'on ne savait rien de mes véritables parents, et je n'en avais jamais douté. Cependant, Pat s'apprêtait à chambouler mon univers.

« Ce que nous t'avons raconté n'était qu'une partie de la vérité, m'avoua-t-il. Il est temps que tu saches ce qui s'est réellement passé. »

Il me révéla que j'étais né sous le nom de Roberto Sendoya Escobar. Ma mère et lui m'avaient adopté dans un orphelinat

catholique. Ma mère biologique était morte, et on pensait que mon père avait renoncé à me récupérer. C'est alors que Pat m'expliqua comment il avait croisé la route de Pablo Escobar.

Mon père avait reçu pour mission de superviser l'installation de la branche colombienne de l'imprimerie de billets de banque De La Rue. Son travail consistait en partie à infiltrer les gangs qui jouaient un rôle de plus en plus important dans l'économie naissante du pays, et à agir en tant qu'agent de renseignement. Certaines des informations qu'il recueillait étaient destinées aux services secrets britanniques, mais les principaux bénéficiaires de cette opération complexe et terriblement efficace étaient leurs homologues américains de la CIA.

Mon père m'expliqua que les véhicules blindés de l'entreprise étaient souvent attaqués, car les gangs cherchaient à voler leurs chargements de billets de banque colombiens fraîchement imprimés. À la suite d'un de ces vols, mon père apprit par un informateur où se trouvait l'argent volé. Avec l'appui de ses supérieurs londoniens et de ses employeurs des services secrets britanniques, il lança une mission audacieuse à bord de véhicules blindés visant à récupérer les coupures.

Ce fut au cours d'une de ces expéditions des plus sanglantes qu'il me découvrit, bébé sans défense, dans la cachette du gang, et qu'il établit le lien entre mon père biologique, Pablo Escobar, et moi. À l'époque, Escobar n'était qu'un adolescent et un petit délinquant, mais il monterait bientôt dans la hiérarchie criminelle, et deviendrait un atout pour les services secrets cherchant à exercer une influence sur les réseaux de gangsters colombiens en pleine expansion.

Dans les années 1960, le commerce de la cocaïne n'en était qu'à ses balbutiements. Il était impossible de prévoir que sa culture et sa vente allaient donner naissance à une des industries les plus lucratives au monde – et que les services secrets

joueraient un rôle clé dans l'essor des gangs, ainsi que dans la création de cartels de cocaïne qui feraient souffrir un nombre considérable de gens.

À l'époque, le but de Pat était simplement de protéger les intérêts de son entreprise et de fournir des renseignements aux services secrets de son pays. Pour ce faire, il recevait l'aide d'un homme qui, des années plus tard, deviendrait célèbre dans le monde entier. Cet ambitieux Panaméen nommé Manuel Noriega, alors simple officier, n'assista pas seulement mon père lors de la funeste mission qui le mena à Escobar ; il en vint également à l'aider à traiter avec les gangs. Noriega et Escobar travaillaient alors main dans la main, supervisant à eux deux l'expansion du trafic de narcotics sur toute la planète.

Ce qui avait commencé comme une modeste opération montée pour faciliter le transport sécurisé des billets de banque émis par le gouvernement se transforma en un jeu extrêmement dangereux : mon père et ses collaborateurs tentèrent de manipuler des trafiquants de drogue, dont personne n'aurait deviné à l'époque qu'ils deviendraient si puissants que leurs ressources financières dépasseraient un jour celles de nombreuses nations tout entières. Pendant des années, l'attitude des services secrets américains à l'égard des quantités de cocaïne déferlant sur leur pays frôla la désinvolture. Il fallut que la somme d'argent générée par le trafic de drogue qui s'échappait des États-Unis – à l'époque la plus grande puissance économique du monde – atteigne une ampleur extrêmement préoccupante pour que les Américains passent enfin à l'action.

Les gangs jadis primitifs s'étaient peu à peu transformés en immenses cartels de drogue qui gagnaient plus d'argent qu'ils ne pouvaient en dépenser. Au moment où j'ai commencé à découvrir la vérité sur ma vie, Escobar, qui craignait de

perdre peu à peu son emprise sur le pouvoir, avait caché des millions de dollars dans des lieux secrets. Lorsque mon père me raconta cette histoire, et sous-entendit qu'il savait où se trouvait une partie de sa fortune, j'eus d'abord du mal à le comprendre.

Il me fallut du temps pour saisir peu à peu le sens de son incroyable récit.

Pendant des années, des bruits d'explosions et les cris d'une femme hantèrent mes rêves confus. Étaient-ils liés d'une façon ou d'une autre à des événements réels, à cette mission armée organisée par mon père qui avait abouti à mon sauvetage ?

Je repensai à nos voyages à Medellín. Soudain, les conversations que j'avais eues avec cet homme mystérieux à la présence magnétique prenaient un tout nouveau sens. S'agissait-il d'Escobar, mon père biologique ?

Au cours de nombreuses discussions, j'écoutai attentivement mon père me révéler un à un les détails cachés de ma vie. Une partie de l'histoire fut particulièrement difficile pour lui à raconter – celle que j'avais le plus désespérément besoin d'entendre.

Comment savait-il que ma mère biologique était morte ?

Le récit que mon père me fit de son décès me bouleversa profondément et m'obligea à douter de tout ce que j'avais toujours cru savoir sur moi, sur mes tuteurs légaux et sur les personnes qui m'avaient conçu.

Ce n'était pas tout.

De nombreuses années plus tard, sur son lit de mort, mon père me confia son secret sans doute le plus extraordinaire – un indice sur le lieu où était cachée la fortune légendaire d'Escobar.

Le récit qui suit est basé sur les informations transmises par mon père adoptif, Pat, et complété par mes propres

recherches. Voici donc la véritable histoire de ma vie. Tous les évènements sont réels, mais j'ai évidemment dû recréer certaines scènes et conversations telles qu'elles se sont déroulées selon moi.

Cette histoire commence le jour où j'ai rencontré Pat, lors d'un sauvetage accidentel qui conduira rapidement Patrick Witcomb et Pablo Escobar à l'affrontement, et nous liera tous les trois jusqu'à la fin de nos vies.

Mission secrète

Facatativá, Colombie, fin octobre 1965

Les deux hélicoptères apparurent dans le soleil levant. Chacun de ces Bell UH-1 américains flambant neufs était armé de deux mitrailleuses M134 ayant une cadence de 2000 tirs par minute. Ils étaient en outre équipés de deux M75, des lance-grenades de 40 mm alimentés par un magasin de 300 cartouches.

À bord de chaque appareil se trouvaient six membres des forces spéciales colombiennes récemment formés. Le chef de l'opération était assis sur le siège avant du premier hélicoptère ; Pat Witcomb, un grand Anglais à l'air costaud, détonnait autant dans le paysage que les deux appareils survolant la campagne paisible. Bien qu'ils se soient trouvés à 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer, ils avançaient à seulement 500 mètres du sol. Pat avait du mal à croire qu'il menait lui-même cette mission. Avant de rejoindre De La Rue, respectable imprimerie de billets de banque et société de voyage établie à Londres depuis le XIX^e siècle, il avait rarement mis les pieds dans un hélicoptère. Depuis son embauche, les opérations qu'on lui confiait étaient de plus en plus dangereuses, et presque toute sa formation s'était faite sur le tas.

Pat avait rapidement découvert que la Colombie était un pays violent. Récemment, on avait fait exploser un de ses véhicules blindés, une attaque qui avait tué deux convoyeurs de fonds et blessé plusieurs de leurs collègues. C'était un des pires incidents jamais arrivés à De La Rue, la société chargée d'imprimer la monnaie colombienne et de la transporter à travers le pays. Le véhicule avait été détruit au cours d'une livraison, et cet incident avait eu des conséquences importantes pour l'entreprise. Le problème n'était pas seulement l'argent volé – même si la somme était loin d'être insignifiante : il y en avait pour des centaines de milliers de dollars –, mais également le message transmis par cette attaque. Les différents gangs qui se disputaient le pouvoir dans le pays allaient désormais croire qu'ils pouvaient attaquer De La Rue en toute impunité et, par extension, frapper l'économie de la Colombie en plein cœur. Il fallait donc une réaction ferme. Une fois que l'entreprise eut obtenu des informations sur le lieu où se réunissait le gang, elle décida de riposter.

Le pilote assis à côté de Pat pointa du doigt un hameau perché à flanc de coteau devant eux. Pat compara la vue qui s'étendait devant lui aux photographies aériennes qu'on lui avait fournies. Il acquiesça d'un signe de tête : c'était le bon endroit. Il jeta un coup d'œil aux soldats postés derrière les mitrailleuses ou armés de lance-grenades dans l'ouverture, puis aux tireurs du second hélicoptère. Il se tourna vers les hommes derrière lui, qui discutaient avec animation depuis qu'ils avaient quitté Bogotá, la capitale du pays, et leva les pouces. À son signal, tous se turent et empoignèrent leurs armes. Avant le décollage, Pat s'était dit que cette mission serait terminée en un rien de temps, et la vue du village endormi ne faisait que confirmer son intuition. Les personnes qu'ils s'apprêtaient à viser n'auraient pas le temps de comprendre ce qui leur arrivait.

— Faucon Deux, ici Faucon Un, à vous, dit Pat dans le micro de son casque.

— Faucon Un, ici Faucon Deux, à vous, répondit son interlocuteur dans le second appareil, un costaud au visage grêlé.

Il s'agissait de Manuel Noriega, alors simple officier de l'armée panaméenne, mais un homme déjà extrêmement ambitieux. Détaché auprès des services secrets en Colombie, c'était un allié utile pour Pat, dans ce monde mystérieux où affaires d'État et entreprise privée avaient de nombreux intérêts communs. Et Noriega semblait ravi de participer à l'action.

— Faucon Deux, nous avons la cible en vue. Soyez prêts à attaquer.

— Bien reçu, Faucon Un. Terminé.

Les appareils descendirent à 50 mètres du sol. D'un geste, Pat désigna une petite clairière située devant la première maison et communiqua ses intentions par radio à Noriega, qu'il appelait toujours par son nom de code « JB », allusion à sa marque de whisky préférée, Justerini & Brooks. Pat posa ensuite les yeux sur une maison délabrée munie d'une seule petite porte donnant sur la rue. Un mouvement dans l'habitation voisine attira son regard, puis deux hommes en haillons apparurent. La terreur se peignit sur leurs visages, et ils s'empressèrent de retourner à l'intérieur de la maison.

Les puissants rotors des hélicoptères soulevaient un nuage de poussière. Sans attendre que les appareils se soient posés, les soldats sautèrent à terre et se dirigèrent droit vers la maison. À peine eurent-ils parcouru quelques mètres que les deux hommes réapparurent dans l'entrée, cette fois armés de fusils d'assaut. Mais avant même qu'ils ne puissent les armer, une salve tirée par les troupes au sol les terrassa. D'autres coups de feu retentirent lorsqu'un visage apparut à une fenêtre.

— On était censés faire le minimum de pertes ! cria Pat à JB par-dessus le vrombissement des pales, tandis qu'ils assistaient au combat depuis l'arrière, flanqués de deux agents de garde rapprochée en uniforme bleu.

JB haussa les épaules.

— Je t'avais prévenu : s'ils veulent la guerre, ils vont l'avoir.

Les soldats formèrent plusieurs groupes, puis certains se dirigèrent vers l'arrière de la maison prise pour cible, tandis que d'autres enfonçaient la porte. Les soldats restants filèrent s'attaquer aux bâtiments voisins. Des coups de feu retentirent.

Balayant les environs du regard, Pat reconnut que leurs ennemis étaient ingénieux. Ils s'étaient choisi la plus improbable des cachettes. Et à en juger par la réaction du gang, les renseignements qu'on lui avait transmis étaient exacts. Cet endroit ressemblait peut-être à un coin perdu – à un hameau comme tant d'autres –, mais cette bataille en valait la peine.

Derrière leurs gardes du corps prêts à tirer avec leurs pistolets-mitrailleurs légers, JB et Pat avancèrent vers les bâtiments sur le chemin de terre. Il y eut un mouvement à l'arrière d'une des maisons, puis une nouvelle salve rapide. Deux soldats en ressortirent chargés d'un grand sac noir. Pat hocha la tête. C'était bien l'un des sacs manquants de De La Rue, exactement ce qu'ils étaient venus chercher. Les voleurs n'avaient même pas pris la peine de transférer l'argent dans un autre contenant. Il fit signe aux soldats de le charger dans l'hélicoptère, puis se jeta instinctivement au sol lorsque des tirs retentirent derrière lui. Pat se tourna juste à temps pour voir un groupe d'environ six hommes faire feu depuis un bâtiment situé un peu plus loin sur le chemin. À peine eut-il localisé la menace que les gangsters furent abattus par la mitrailleuse d'un des hélicoptères. Lorsqu'il fut certain qu'aucun homme n'arrivait en renfort, Pat se releva, s'épous-

seta et suivit la progression de son équipe. Cette opération se transformait en vrai bain de sang.

Le groupe s'arrêta devant l'entrée de la maison. Pat entendit retentir des cris à l'intérieur qui lui glacèrent le sang. Un garde du corps franchit la porte, puis revint quelques instants plus tard lui donner le feu vert. Pat et les autres entrèrent dans la maison et virent un homme – ou plutôt ce qu'il en restait – étendu sur le sol dans une mare de sang. L'un des soldats colombiens, assis à califourchon sur lui, enfonçait la crosse de son arme dans la blessure de son épaule et lui criait à l'oreille.

À l'évidence, il était trop tard pour l'interroger. Pat fit signe au soldat de reculer.

— *Muerto*, dit-il en passant un doigt sur sa gorge afin de se faire comprendre.

Le soldat se ressaisit, puis se releva. Pat avait besoin de savoir si on avait trouvé d'autres sacs de billets volés.

— *El dinero ?* demanda-t-il.

Le soldat haussa les épaules, mais un de ses collègues revenait avec une bonne nouvelle : d'autres sacs avaient été découverts, tous remplis de billets de banque. Les soldats avaient arrêté un homme afin de l'interroger ; celui-ci avait avoué où se trouvait le reste du butin et identifié ses camarades. Leur mission était accomplie, semblait-il. Cette bande de voleurs et de voyous y réfléchissait à deux fois avant de faire sauter un autre véhicule blindé appartenant à De La Rue.

Une salve de tirs retentit à l'extérieur de la maison, mais ensuite, les armes se turent et un calme étrange s'installa. On entendit plus que le vrombissement des pales d'hélicoptères et un « *Claro* » de temps en temps, annonçant que le champ était libre. Pat se demanda s'il restait des ennemis en vie.

Comme s'il lisait dans ses pensées, JB haussa les épaules et fit signe aux agents de sécurité de commencer à fouiller le

bâtiment. Avant de s'éloigner, Pat observa encore un instant le cadavre étendu à ses pieds. Presque méconnaissable à cause du sang qui souillait son visage, cet homme paraissait jeune. C'était peut-être même un adolescent. Il secoua la tête. Des gamins... N'avaient-ils rien de mieux à faire que de se mêler de ces affaires d'adultes ?

Un coup de feu résonnant dans une autre pièce le fit sursauter. Encore un tir fatal, probablement. Les soldats allaient devoir se montrer prudents. Jusque-là, le groupe semblait n'avoir subi aucune perte, mais il pouvait encore arriver qu'un de ces voyous ait envie de jouer les héros après s'être fait passer pour mort. Pat espéra que ses hommes étaient conscients du danger.

Une pellicule de poussière semblait voiler l'air. Il ne faisait pas encore chaud, mais Pat sentait sa bouche s'assécher et son col lui coller à la peau du cou. Il sortit un mouchoir et s'essuya le front.

JB et l'un des agents de sécurité entrèrent dans une salle à droite, tandis que Pat se dirigeait vers le fond de la maison, où deux marches menaient à une pièce. Son arme toujours levée, le garde du corps qui l'accompagnait jeta un coup d'œil à l'intérieur, retint brusquement son souffle et visa. Pat s'approcha de lui puis, découvrant sa cible, il tendit instinctivement le bras afin de l'obliger à baisser son arme.

— Non !

Assise sur le sol, près d'une fenêtre, une femme aux yeux écarquillés haletait bruyamment. Elle portait ce que Pat prit d'abord pour une robe rouge, mais en s'approchant, il s'aperçut que ce n'était pas sa couleur naturelle. Il fit signe à l'officier de reculer, puis, courbant son grand corps pour entrer, il s'approcha lentement d'elle, les mains levées. Au même moment, un mouvement dans un coin de la pièce attira son

regard vers un petit lit à barreaux. Assis à l'intérieur, un petit garçon joufflu aux épais cheveux foncés le dévisageait.

— Bon Dieu ! jura-t-il en s'agenouillant près de la femme.

À son regard apeuré, Pat crut d'abord qu'elle craignait qu'il lui fasse du mal. Après avoir examiné ses blessures, il songea qu'elle était probablement terrifiée à l'idée de mourir.

— *Lo siento*, dit-il doucement. Je suis désolé.

— *Mi hijo*, l'implora-t-elle, les yeux larmoyants.

— Chut, ne dites rien... *Tranquila*, bégaya Pat, surpris de devoir chercher un mot aussi banal en espagnol, lui qui parlait cette langue au quotidien depuis six ans.

Il retira son gilet pare-balles et essaya de le presser sur son flanc blessé afin d'arrêter le saignement. La femme poussa un cri lorsqu'il la força doucement à se pencher en avant. Pat s'aperçut alors que le trou qu'elle avait au flanc n'était qu'une blessure de sortie. On lui avait tiré dans le dos. *Merde !* Il n'eut aucun mal à imaginer quels organes avaient été brûlés par la balle. Il roula le gilet puis aida la femme à poser la tête sur cet oreiller de fortune. Même s'il parvenait à la faire monter dans l'hélicoptère, elle mourrait avant d'avoir atteint Bogotá. Maintenant qu'elle était allongée ainsi, son dernier soupir serait peut-être un peu moins douloureux.

La femme grimaça. Des gouttes de sueur ruisselaient de son front et se mêlaient à ses larmes. Lorsqu'elle leva une main agitée de tremblements, Pat sentit quel effort cela lui demandait.

— *Mi hijo*, ne cessait-elle de murmurer.

Comprenant enfin qu'elle parlait de son fils, il lui serra la main, mais à sa grande surprise, elle se dégagea et pointa du doigt une petite table munie d'un tiroir. Pat regarda le meuble.

— El cajón ?

La femme hocha la tête. Pat se dirigea vers la table et ouvrit le tiroir. À l'intérieur se trouvait un petit sac en tissu conte-

nant ce qui ressemblait à quelques souvenirs : une espèce de ticket, un ruban, une mèche de cheveux foncés et un morceau de papier plié plusieurs fois. Alors qu'il l'examinait, Pat vit la femme acquiescer d'un signe de tête. Il déplia la feuille de papier et s'aperçut qu'il s'agissait d'une sorte de document juridique.

— *Mi hijo*, répéta-t-elle en regardant le petit lit dans lequel le bambin souriant était assis.

Elle lui rendit son sourire rayonnant, mais cet effort était si douloureux qu'elle éclata en sanglots bruyants. La pauvre tremblait de la tête aux pieds et respirait difficilement. À travers ses larmes, Pat saisit un seul mot.

— Roberto.

— Si.

Il posa un doigt sur sa poitrine.

— Patrick.

Sans savoir si elle l'avait compris, il posa le sac dans sa main et essaya de la consoler, mais elle s'épuisait rapidement. Son souffle était saccadé. Pat la prit dans ses bras dans l'espoir de calmer ses tremblements.

— Ça va aller, ça va aller, répéta-t-il

Puis il finit par s'apercevoir qu'elle ne l'entendait plus.

Elle était partie. Pat déposa son corps sur le sol, puis lissa le bas de sa robe. Il prit une couverture sur le petit lit et observa la femme une dernière fois. On l'aurait crue endormie. Maintenant qu'elle reposait en paix, Pat remarqua que ce n'était aussi qu'une enfant, tout juste une adolescente. Il poussa un long soupir puis la couvrit doucement. Que faisait-elle dans un endroit pareil, dans cette pièce à peine meublée dont la peinture verte décolorée s'écaillait des murs ? Quel gâchis !

— Hé, qu'est-ce qui se passe ?

JB venait d'apparaître dans l'entrée, accompagné de deux soldats.

— Il faut qu'on y aille. On a tout ce qu'on était venus chercher.

Il aperçut alors le cadavre derrière l'Anglais.

— Dommage.

— J'arrive, dit Pat.

Il regarda ensuite l'enfant. Que décider ? Cela ne faisait pas partie du plan. Aucun de leurs informateurs n'avait évoqué la possibilité de dommages collatéraux, et Pat n'avait jamais envisagé de ramener un humain à la base en plus des sacs. Il ne pouvait pourtant pas laisser cet enfant ici ; cela le condamnerait à une mort certaine. Il examina de nouveau le papier. Cette femme, qui qu'elle soit, voulait qu'il le prenne. Elle voulait qu'il agisse. Qu'il fasse ce qu'il fallait pour son fils. Pat lut un nom sur le document : Roberto Sendoya Escobar.

Escobar ? C'était le nom d'un des avocats qui l'avaient aidé à monter son entreprise en Colombie. Pat se rappela le prénom qu'avait prononcé la femme.

— Tu... tu t'appelles donc Roberto, dit-il à l'enfant.

Le petit lui rendit son sourire.

— Ravi de faire ta connaissance, moi aussi.

Il prit l'enfant dans ses bras et l'enveloppa dans ses draps.

— Tu viens avec moi, d'accord ?

Plus tard, ce jour-là, Pat pénétra dans un orphelinat catholique du centre de Bogotá, les bras chargés de ce petit paquet bien enveloppé. Il demanda à voir le père London, qui avait été prévenu de son arrivée. Après une brève discussion, Pat remit l'enfant au prêtre, qui s'inclina en remerciement de cet acte de charité chrétienne.

— Je reviendrai, lui assura Pat lorsqu'il fut temps pour lui de partir. Prenez bien soin de lui. *El es especial.*

Les jours suivants, la nouvelle de la fusillade – et de l'apparition soudaine de ces oiseaux solidement armés dans la lumière du petit matin, venus semer le chaos et abattre les occupants d'un hameau pourtant sûr – se répandit de village en village. Il ne lui fallut sans doute pas beaucoup de temps pour parvenir aux oreilles d'un certain Pablo Emilio Escobar Gaviria, un adolescent alors âgé de 15 ans.

Rares étaient les personnes qui savaient qu'il était lié à une victime du raid. Pablo Escobar vivait à plus de 550 kilomètres du hameau, dans la région d'Antioquia. Comme toutes les personnes ayant appris la nouvelle, il dut d'abord s'indigner de la brutalité de cette vengeance exercée à la suite d'un vol qui n'avait fait que deux victimes. Mais avec le recul, peut-être ne put-il s'empêcher d'admirer la cruauté de cette opération. C'était probablement le genre de chose qui lui plaisait. Ensuite, le bruit courut qu'une jeune femme était morte, laissant son enfant orphelin dans la maison. Escobar avait vécu une brève histoire avec elle et savait que ce garçon était son fils. Mais l'enfant avait disparu. Que ressentit-il en l'apprenant ? Quelle fut sa réaction quand il découvrit qui avait emmené son fils ? Escobar ne le savait pas à ce moment-là, mais désormais, sa vie ne serait plus jamais la même.